Reportage

Le Germoir, maraîchers sans «se mettre la corde au cou»

Article réservé aux abonnés

Quoi cultiver, comment prévenir les aléas climatiques, combien investir ? Près de Lille, rencontre avec des apprentis maraîchers bio où une structure met à leur disposition terres et matériels pour évaluer la viabilité de leur future activité.

A Ambricourt. le 7 novembre. Le Germoir est une ferme incubatrice de projets qui permet à ceux qui le souhaitent de tester le métier d'agriculteur bio. (Stephane Dubromel/Hans Lucas pour Liberation)

par Sheerazad Chekaik-Chaila

publié le 18 novembre 2022 à 1h11

Fait rare, en ce début novembre, des tomates gorgées de sucre poussent encore sur les pieds sous serre de la ferme du Germoir et Augustin Tillie n'a pas de porteurs de projets à accompagner dans l'espace-test agricole. Nous sommes à Ambricourt, dans la campagne du Pas-de-Calais, à plus d'une heure de Lille, Dunkerque ou Arras, les grandes villes de la région. Sur ces terres de quatre hectares (qui *«n'ont jamais connu de pesticides»* souligne avec fierté le maraîcher) a poussé, en 2005, le premier espace pensé pour que des hommes et des femmes puissent évaluer sans risque la viabilité d'une activité en maraîchage bio avant de s'installer.

«Nous mettons à disposition à titre gracieux le matériel et les terres que nous louons à la foncière Terres de liens, explique Augustin Tillie, du basilic frais, bien odorant, dans les mains. *On permet aux personnes de se tester sans se mettre la corde au cou, sans emprunts sur le dos et sans éclater leur famille parce que c'est difficile comme activité…»*

Augustin Tillié et un groupe en insertion professionnelle au Germoir le 7 novembre. (Stephane Dubromel/Hans Lucas pour Liberation)

Vingt-deux personnes sont passées au Germoir sur une durée moyenne de dix-huit mois depuis la création du dispositif créé grâce à la finance solidaire. La moyenne d'âge est de 34 ans. Ce sont principalement des hommes (86 %), qui ne sont pas issus du monde agricole pour 91 % d'entre eux. Au total, sur les 20 projets finalisés sortis du Germoir depuis 2005, 59 % ont débouché sur une installation agricole. Augustin Tillie en a accompagné cinq depuis son arrivée en 2017. Le dernier porteur de projet est parti la semaine dernière, préférant mettre son envie de reconversion professionnelle en pause pour raisons personnelles.

«Pour s'installer sans terres, sans argent… bon courage !»

Les «germeurs» expérimentent aussi bien le travail quotidien de la terre (levers à l'aube, aléas climatiques, compatibilité du travail en maraîchage avec leur vie sociale et familiale) que tous les aspects économiques de l'activité. *«On apprend à devenir chef d'exploitation pas seulement maraîcher»*, schématise Florian Dievart, 29 ans, passé par l'espace-test agricole entre 2017 et 2019.

Florian Dievart, maraîcher passé par le germoir, et installé en métropole lilloise. (Stephane Dubromel/Hans Lucas pour Liberation)

Comme les autres avant et après lui, il a signé à son arrivée un contrat d'appui au projet d'entreprise (Cape) au sein de la couveuse Chrysalide de l'association partenaire A petits pas (issue de l'économie sociale et solidaire) pour une durée d'un an, renouvelable deux fois au maximum. Un accompagnement durant lequel *«nous organisons des rencontres régulières avec les porteurs de projet pour faire le point sur leur activité économique, pour les accompagner dans la commercialisation de leurs produits, leurs démarches juridiques, administratives et leur gestion comptable»,* détaille Jean-Bernard Becquart, membre d'A petits pas.

Pendant toute la durée de son Cape, Florian Dievart a perçu son chômage et s'est constitué une trésorerie grâce à ses premières ventes de légumes. En deux ans, il estime avoir économisé environ 20 000 euros. *«Pour s'installer sans terres, sans argent… bon courage ! Là-bas, tout l'argent que j'ai gagné m'a permis d'acheter du matériel. Quand je me suis installé, j'avais déjà un semoir, une serre, tous les outils manuels. J'ai juste fait un prêt de 30 000 euros.»*

«Il y a beaucoup d'utopies autour du maraîchage»

Pour le rencontrer, il faut s'arrêter dans la zone maraîchère de Wavrin (près de Lille), où il cultive une quarantaine de légumes, au gré des saisons. Il loue quatre hectares de terres à la Métropole européenne de Lille (MEL), propriétaire du terrain. Du 100 % bio vendus directement au consommateur, indirectement à des restaurateurs ou encore à la coopérative Norabio qui approvisionne le réseau des magasins Biocoop jusqu'en région parisienne. Lui parvient à se rémunérer autour de 1000 euros par mois.

A Wavrin où Florian Dievart s'est installé, le 7 novembre. (Stephane Dubromel/Hans Lucas pour Liberation)

Ce n’est pas le cas d’Adrien Meunier, «germeur» entre 2019 et 2022, qui vend avec les mêmes débouchés : *«Il y a beaucoup d’utopies autour du maraîchage bio mais c’est un métier ingrat et physique. Moi, ça fait trois ans que je ne me suis pas tiré de salaire et je n’en aurai pas avant deux ans, le temps de rembourser mes investissements. Seuls la passion et le fait de savoir que ce que je produis est sain pour les personnes et l’environnement me font tenir.»*

Pour se lancer, il a rassemblé 150 000 euros au total, dont 40 000 euros d’économies liées à ses cinq ans de carrière en banque avant de rejoindre le Germoir. Aujourd’hui, il est installé dans une zone très rurale, entre Bapaume et Cambrai : *«Mes grands-parents étaient agriculteurs, mais en agriculture conventionnelle. La performance du rendement ne m’intéressait pas. Je voulais produire mieux. Moi, ce qui m’a fait beaucoup du bien au Germoir, c’est de baigner pendant trois ans dans une pensée positive autour du bio et d’être entouré de personnes qui pensent une alimentation durable.»*